

LE TEMPS DE L'ENNUI (extrait)

Par **Éléonore Létourneau**

Le typhon remontait lentement le littoral. J'avais consulté les cartes animées, tenté de prolonger mon séjour à Kyoto ; l'appartement était réservé, j'y étais depuis dix jours. Mes années de cinéma m'avaient insufflé une confiance imperturbable face aux impondérables. J'avais l'habitude de trouver des décors de repli, d'avancer, de me rabattre toujours au dernier moment. À l'encontre du cyclone, j'ai poursuivi mon voyage.

En arrivant à Tamano, point de départ du ferry pour les îles, j'avais continué de suivre sur le radar la trajectoire du typhon. J'avais devant moi une journée de beau temps.

Le premier soir, à l'auberge, en tranchant mon daïkon, j'échangeais avec un autre pensionnaire, étudiant coréen en génie. Il avait pris un congé pour ce long voyage, avant de se ranger dans la vie d'adulte. Au fil de son périple, me disait-il en buvant sa bière, en mangeant ses chips, il avait le sentiment d'apprendre beaucoup de choses, des choses à la fois banales et précieuses, sur les grains de sable qui enrayent le mécanisme du destin, sur la manière dont les vies s'entrechoquent.

Non, il n'a pas dit ça. C'est ma mémoire qui traduit.

Il a parlé, je crois, des existences qui lui restaient étrangères, des différences entre la Corée et le Japon, des plats qu'il aimait, de cette liberté nouvelle, du hasard qui fait qu'on emprunte un chemin ou un autre, sans passion particulière, comme une idée poursuivie avec obstination.

Il ne me disait pas avoir le sentiment que c'était la dernière fois, que cette liberté était passagère, qu'à peine découverte, elle s'achevait déjà. Qu'une fois établi dans cette vie d'adulte qui l'attendait au retour, son destin se refermerait doucement sur lui-même, qu'il suivrait sans en déroger le chemin tracé, avec un entêtement déguisé en persévérance.

Il ne me disait rien de tout ça. Je crois qu'il n'en avait aucune conscience. Et pourtant, c'était derrière chacune de ses phrases, chacun de ses silences.

Que ferait-il, pour le typhon ?

Il resterait là. Il partirait une fois la tempête passée.

J'ai oublié où il allait ensuite.

Le surlendemain, au matin, le ciel était gris, le temps, encore calme. En débarquant sur l'île de Naoshima, la citrouille de Kusama, perdue dans un épais brouillard. Le vent s'était levé pendant la traversée. Sans attendre l'autobus qui conduisait au musée, j'ai marché suivant la route, au bord de la falaise. La brume s'est changée en bruine, qui s'est changée en pluie, de plus en plus forte.

Depuis le début du voyage, je marchais beaucoup. Vingt-cinq ou trente kilomètres par jour. À Tokyo, j'avais résisté à l'idée de prendre le métro. Pour comprendre la ville, il me fallait, pensais-je, voir l'articulation de ses quartiers, arpenter l'étendue de ses distances. Je ne supportais plus de me laisser porter. Mes pieds s'étaient bien vite couverts d'ampoules et cette douleur nécessaire m'était apparue comme l'amorce d'une lente guérison.

J'étais à Tokyo à la poursuite d'Adèle. C'est bien sûr de moi qu'il était question. Ces kilomètres de marche, ces nouveaux paysages, c'était une manière de me refaire. Je laisserais au Japon cette peau ancienne, aux blessures encore vives. Je reviendrais dans ma peau nouvelle. C'est du moins le raccourci que j'espérais prendre.

J'ai visité en vitesse le musée Chichu, comme j'avais vu les Japonais le faire en d'autres circonstances, traverser les salles, balayer l'espace, les murs du regard, enregistrer les images pour plus tard. Ce jour-là, les visiteurs étaient rares. Le mauvais temps avait dû en décourager plusieurs. J'ai vu les *Nymphéas* de Monet, quelques Turrell. Avant midi, je suis repartie vers le port. La pluie avait cessé. L'air était lourd. Les heures avant le typhon étaient comptées.

La veille, sous un soleil radieux, j'avais vu Teshima, son célèbre musée, comme une goutte d'eau à flanc de colline. Puis, j'avais emprunté une sente boisée, au bout de laquelle la carte indiquait une installation de Cardiff et Miller, *Storm House*, et une autre de Boltanski nommée *La forêt des murmures*. Au bout d'une demi-heure de marche, j'avais trouvé une inscription, sur une feuille blanche suspendue en travers du sentier : CLOSED.

J'avais rebroussé chemin, méditant sur le livre en cours, le destin de Peter, après la mort de Mia. J'avais cru trouver, dans cette vaine randonnée, la solution à une impasse narrative. Il fallait projeter les quatre camarades dans un avenir qu'ils n'arrivaient plus, eux-mêmes, à entrevoir.

Dernière courbe. Dernière descente. La citrouille de Kusama. Le port de Naoshima. Le soleil irradiait sous le couvert nuageux. J'ai repris le traversier, récupéré ma valise à l'auberge et me suis dirigée vers la gare.

Un train régional reliait la gare d'Uno à celle d'Okayama. Le convoi suranné tanguait dans les virages, vacillait au vent, toussotait aux arrêts. Dans les wagons presque vides, le calme plat. L'herbe des rizières ployait en silence.

À Okayama, j'ai changé pour le Shinkansen, ce train rapide, glissant dans le paysage, comme en apesanteur, vers Hiroshima.

Au-dessus des immeubles entourant la gare ferroviaire, le ciel opaque pesait sur la ville.

Hiroshima est logée au creux d'une baie. Je n'aurais pas le loisir d'en étudier la topographie, de me figurer les sept branches de la rivière Ota, parallèles comme les dents d'une fourchette, et l'Enko, comme une dent tordue, s'élançant vers l'est, embrassant le quartier de l'hôtel.

Dans le hall, l'atmosphère s'était agitée. Une file s'était formée à la réception. Vêtus d'imperméables, munis de parapluies, les voyageurs turbulents traînaient leurs valises. La file avançait lentement. Mon tour venu, j'ai présenté mon passeport, récupéré ma clé, et je suis montée à ma chambre du sixième étage.

J'avais espéré une vue panoramique, mais l'immeuble d'en face formait une masse sombre, obstruant la vue. En m'approchant bien du double vitrage, je pouvais voir, vers l'ouest, la couleur du ciel surplombant le centre.

Je suis ressortie très vite avant la tempête. Le vent balayait les rues, emportait les passants, m'emportait sur plusieurs mètres.

J'ai retraversé vers la gare par le pont court enjambant les eaux noires de l'Enko, emprunté l'escalier mobile jusqu'au supermarché, en sous-sol, fait quelques provisions, fruits, légumes, riz précuit, prête pour un prélude de l'apocalypse.

Contre le vent qui semblait souffler de tous les côtés, j'ai regagné ma chambre. Huit mètres carrés, tout juste l'espace d'un lit et d'un bureau. C'est là que je passerais le prochain jour. Par la fenêtre, sous le ciel prune, opaque, l'horizon se colorait d'orangé.

De la tempête, je ne verrais presque rien. Une forte pluie entre les immeubles. Des vagues immenses à la télé.

Le lendemain, la ville balayée paraîtrait parfaitement remise. Le matin serait consacré aux visites réglementaires (le parc mémorial, et *cætera*) et l'après-midi, à l'ascension du mont Miyajima. Le traversier aurait déjà repris du service. Il y aurait bien, sur le sentier, quelques crevasses boueuses, quelques branches cassées entravant la voie. Mais tout en haut, à l'observatoire, le soleil brillerait. Les eaux de la baie seraient calmes et scintillantes.

Je n'aurais rien vu, à Hiroshima.

Rien de la tempête. Rien de la vie actuelle. Hiroshima resterait cette ville d'après la catastrophe. Cette ville où, depuis des décennies, on se relève, on balaie, et on recommence.

*

Je repense à ce film de Varda, *Le bonheur*. Aux photogrammes aperçus il y a quelques années dans une galerie du Marais, où une copie 35mm avait été faite cabane de jardin.

Les bobines avaient cessé de circuler. Agnès avait voulu en faire quelque chose, une serre où poussaient des tournesols de plastique. Tout le film s'y trouvait, par fragments de quelques secondes, dans l'ordre ou le désordre. Balayant du regard les bandes de pellicule tendues côte à côte, on pouvait entrevoir une scène, l'idée muette – figée sans être arrêtée – de ce que serait le défilement des images.

Le bonheur. Par fragments.

C'est peut-être ainsi qu'il apparaît, qu'il disparaît.

Notice biographique

Éléonore Létourneau est l'auteure de quatre romans. Son plus récent, *Une forme claire dans le désordre*, a paru en 2021 chez VLB. À travers le destin de ses personnages, son écriture juste et précise interroge la manière dont les violences de l'histoire se répercutent dans les liens que nous tissons et déplacent les projets que nous formons, d'une manière immaîtrisable, mais qui éclaire les conditions d'une vie inattendue, encore possible. Chez XYZ, elle a aussi publié *Notre duplex* (2014), *Les choses immuables* (2016) et *Il n'y a pas d'erreur : je suis ici* (2018).